

l'avaient trouvée, ils la transportent dans la maison de l'un d'eux — et les gens sont invités à aller prendre un coup. Pas besoin de vous dire qu'ils ne manquèrent pas au rendez-vous.

Tout comme les autres je me rends avec des amis, lorsqu'on voit descendre du presbytère le curé Guillemette. On s'arrête pour l'attendre.

—Bonjour, M. le curé.

—Gros vent d'est, mes amis.

—Bah, beau temps, mauvais temps, il en faut de toutes sortes dans lo méquier.

—Où allez-vous comme ça?

—On s'en va chez Antoine Thériault, que je lui dis, pour boire un coup. Vous savez, le curé Guillemette il m'avait quasiment élevé, et je pouvais lui dire n'importe quoi.

—Oui, j'ai entendu parler de cette barrique. Eh bien, mes amis, allez, allez, mais retenez bien ceci: vous ne boirez pas de ce gin. Dieu soit béni!

On s'en allit pas mal étrivés... Toujours qu'on arrive à la maison d'Antoine. La barrique était là cantée sur deux billots pour plus de commodité. Et ça sentait le gin. Le gin sent le gin, pas vrai? On perce la barrique avec une tarière d'un pouce, pendant qu'un de nous taille une cheville. Je le vois encore gossant avec son couteau... La tarière tourne, tourne et enfonce... On la retire, et ça sentait ben le gin à plein nez. On va chercher une écuelle, on l'emplit, et ça sentait toujours ben le gin. Antoine Thériault approche l'écuelle de ses lèvres, boit une gorgée... Vrai comme vous êtes là, c'était de la belle eau de puits! Le curé Guillemette avait changé le gin en eau! Il n'y a paa un qui a douté de ça, et c'est pas à moi qu'il faudra dire le contraire...

—Allons, allons, Pitro, dit M. Martin, crois-tu que M. Guillemette a bien fait? Voyons, il n'y aurait pas eu de mal à te laisser boire un coup ou deux, mon vieux Pitro.

—P'tête ben, maia le curé Guillemette s'est dit que j'étais pas tout seul dans la gang.

—Je ne ferais pas cela, moi, Pitro; c'est trop cruel.

—Eh, vous feriez peut-être ben pire. Vous seriez ben capable de changer le gin en vinaigre...

—Vieux Pitro, reprend le curé, es-tu déjà monté sur le rocher percé?

—Non, maia j'en ai ben connus qui y sont montés, Moriarty et d'autres encore. C'était facile de ce temps-là, du côté nord. Il y avait un sentier garni d'herbe. Au pied du rocher on aboutait deux balestrons, on montait au bout, puis avec les mains on grimpeait en haut dans l'herbe. En haut il y avait une manière de table à pic qui venait à la poitrine. Là-dessus on avait planté une tige de fer qu'on saisissait d'une main, et houp! on était dessus. Mais il fallait être assez grand homme pour se hâler sur la pierre. Là on faisait les foins, les grosseilles et, au printemps, la cucillette des oeufs de margot. C'était une ambition à qui monterait le premier, car le premier